

LA DESTRUCTION DE VISÉ

Spectacle d'épouvante. — L'armée allemande, ivre, se croit attaquée. — Le pillage : « tout dehors ». — Le dimanche tragique du 16 août 1914. — Rencontre d'un soldat-journaliste. — Comment fut incendié Visé. — Les fuyards. — Les héros de la charité belge. — Chez le R. P. Fritz Goffin. — Madame Villers-Borret. — Retour à Eysden.

J'ai sous les yeux le spectacle le plus affreux auquel j'aie jamais assisté ou j'assisterai jamais...

Plus haut, je vous ai décrit le système d'épouvante que les Allemands employaient contre la malheureuse population de Visé.

A toute heure du jour, un événement horrible paraissait la menacer, événement qui, en effet, se produisit dans la nuit du 15 au 16 août.

Des soldats, originaires de la Prusse Orientale, avaient passé toute la journée dans les cabarets et s'amusaient à chanter des chansons grossières; la plupart étaient, du reste, fortement pris de boisson.

Soudain, à dix heures du soir, une détonation les fit sursauter. Immédiatement ils se jetèrent sur leurs fusils déposés sur les tables et chaises,

et se précipitèrent dans les rues, criant sauvagement :

— *Man hat geschossen! Man hat geschossen!*

Les plus ivres furent évidemment les plus brutaux; ils défoulaient portes et fenêtres en tirant des coups de feu.

Les salves furent entendues en différents points de la ville. La population, effrayée, poussa des cris d'angoisse, ce qui ne fit qu'augmenter l'énergie des soldats ivres. Ils pénétrèrent dans plusieurs maisons, renversant brutalement les habitants qui essayaient de les repousser. Il a été prouvé que plusieurs de ces malheureux furent ligotés et maltraités. Le juron sur les lèvres, ils gravirent en chancelant les escaliers, entrèrent dans toutes les chambres et s'amusèrent à tirer des coups de fusil par les fenêtres, blessant leurs camarades qui couraient furieusement par les rues obscures. Quelques personnes qui, poussées par la curiosité, se hasardèrent aux portes, furent piétinées.

Ce petit jeu ayant duré suffisamment, on donna l'ordre :

— Tout dehors !

Portes et fenêtres furent mises en pièces, et hommes, femmes et enfants chassés sans pitié dans la rue. Les familles furent aussitôt soumises aux dures séparations : des pères portant de jeunes enfants, des fils soutenant de vieilles mères, furent arrachés brutalement aux leurs, suivis par les gémissements et les sanglots de leurs femmes et enfants.

A ce moment, des incendies éclairaient déjà, de leur lumière rougeâtre, ce spectacle navrant.

Les pauvres gens furent chassés dans les plaines et prairies avoisinantes, tremblant de froid et de terreur, craignant la mort à tout instant.

De pauvres bébés moururent de froid et de privations dans les bras de leurs malheureuses mères.

Le lendemain, il fut permis aux femmes de gagner la frontière hollandaise; tandis qu'une partie des hommes fut envoyée en Allemagne, les autres devaient exécuter, pour l'ennemi, les travaux les plus abaisants.

Parmi eux se trouvaient des gens qui n'avaient jamais fait de pareilles besognes, entre autres un vieux notaire et un médecin. Ce dernier, qui remplissait ses fonctions à l'hôpital Saint-Adelin, fut enlevé de son poste. C'était le Dr Labye, qui avait prodigué tant de soins aux soldats allemands.

Par suite de son arrestation, plus de vingt blessés allemands furent, à l'hôpital, privés de tous soins.

Dès la nuit, quelques maisons furent incendiées, mais la destruction ne devint totale que le lendemain dimanche, 16 août.

Au moment où j'approchai de Visé, l'incendie faisait rage et s'était rapidement propagé dans tous les quartiers de la ville.

Jamais je n'oublierai ce spectacle effrayant et grandiose.

La Meuse me séparait du brasier qui s'étendait

jusqu'aux rives du fleuve. Le crépitement du bois sec et l'écroulement des toits et des murailles, contrastaient étrangement avec le sifflement occasionné par la chute des branches d'arbres, dont la sève pétillait sous la morsure des flammes.

La ville ne formait qu'un seul brasier qui rougissait et chauffait l'atmosphère. Une légère brise chassait la fumée blanche à travers les rues.

Je me trouvai au même endroit où, l'autre jour, j'avais traversé la Meuse en canot; cette fois, ce fut impossible. Autant débarquer dans la fournaise. Je me dirigeai donc sur Lixhe, me proposant de traverser le pont et de gagner Visé en longeant l'autre rive de la Meuse.

Chemin faisant, je fus arrêté par deux militaires. L'un d'eux, après avoir examiné mes papiers et constaté que j'étais journaliste, se présenta à moi comme collègue.

En temps de paix, il était rédacteur de la *Köln. Zeitung*. Il me serra les deux mains, heureux de rencontrer un confrère, un confrère surtout de la Hollande « amie ».

Il combla de louanges mes heureux compatriotes qui, eux, étaient, au moins, des gens d'esprit, et les amis des Allemands, ce qui, à dire vrai, m'intéressait bien peu à ce moment.

Je jugeai bizarre, pourtant, que cet homme ne me dit pas un mot des horreurs qui se commettaient non loin de nous : la destruction d'une commune entière.

Cela ne lui paraissait-il pas bien important !

Quand j'eus trouvé suffisants les compliments dont il m'accablait, je me permis en « ami hollandais » de lui demander les raisons qui avaient poussé les Allemands à incendier toute cette commune, et le crime que ces bourgeois avaient bien pu commettre pour mériter un tel châtiment ? Il me jeta un regard étonné, qui semblait signifier : « Ah ! oui ! ce petit incendie ? » Et ce fut alors un orage de malédictions qui fondit sur ce pauvre peuple belge.

Il me parut étrange que cet homme, pourtant instruit, ne se fût même pas donné la peine de rechercher la cause de ce désastre auquel il n'attachait, du reste, aucune importance. « On » lui avait raconté que ces maudits Belges avaient tiré des coups de feu. Cela lui suffit pour accabler de malédictions la malheureuse nation.

Il ignorait le nombre exact de soldats tombés sous le feu meurtrier de ces « francs-tireurs » ; il ignorait également quel régiment en avait été victime, mais il savait une chose : c'est que, le matin même, les troupes avaient passé par la ville et qu'une petite compagnie s'y était arrêtée afin d'exécuter les représailles.

Le commandant du pont de Lixhe me permit de passer, me recommandant de relater tout particulièrement, dans les articles que je communiquai à mon journal, à quel point ces Belges étaient criminels de tirer sur de paisibles soldats, de crever les yeux aux blessés, de leur couper les mains, etc.

Je lui demandai où ces crimes avaient été commis, il me répondit :

— Partout !

Evidemment, je lui fis les plus belles promesses.

Depuis Visé, plusieurs divisions d'armée marchaient dans la direction du pont de bateaux et de Tongres.

Les forts étant pris, le passage fut aisé.

Les débris de bicyclettes, de souliers, de jouets nouveaux volés dans les magasins, traînaient le long de la route, et prouvaient suffisamment le départ des troupes criminelles. Les objets les plus précieux furent piétinés par la cavalerie ou écrasés par les lourdes pièces d'artillerie et les fourgons.

Un peu en dehors de la ville, quelques maisons étaient restées intactes, n'étant pas comprises dans la zone communale.

Une femme se trouvait sur le seuil de sa porte et distribuait des cigares aux soldats en marche.

Elle avait l'air d'une folle, tremblait comme une feuille et ses traits étaient contractés par les nerfs.

Ses gentillesse ne devaient cependant pas lui porter bonheur, car, quelques jours après, je constatai que sa maison avait également été détruite. Les premières maisons, au centre du village, étaient pourvues de grands écriteaux, disant : « Propriété hollandaise », mention qui, à en juger d'après leur aspect lamentable, avait inspiré bien peu de respect aux soldats ivres.

Toute la ville était, du reste, la proie des flammes. Les Allemands qui, toujours, accomplissent minutieusement leurs tâches, n'y avaient, certes, pas manqué cette fois. Dans la plupart des habitations, ils avaient arrosé le plancher de benzine ou de pétrole, puis y avaient jeté une allumette ainsi qu'une poignée de ces petites rondelles noires, de la grandeur d'une pièce de dix centimes, trouées au centre. Ces rondelles, dans le feu, font jaillir instantanément des gerbes de flammes.

La composition de ce produit de la « kultur » m'est inconnue.

Dans la ville, il n'y avait pas âme qui vive : la circulation dans les rues était impossible. Des toits et des gouttières venaient s'abattre avec fracas sur le pavé.

Au croisement des rues se trouvaient des soldats à moitié, ou, pour la plupart du temps, tout à fait ivres, tirant des coups de feu sur les chevaux, porcs, vaches ou chiens, qui fuyaient leurs étables embrasées.

Soudain, je vois un bambin d'une douzaine d'années, courant dans la rue en feu. Il gesticulait et gambadait de long en large, appelant son père, sa mère, ses petits frères et sœurs.

Le gamin risquait d'être asphyxié ou abattu par le plomb meurtrier d'un fusil. Malgré ses résistances, je le saisis au collet et l'entraînai avec moi.

Fort heureusement, je rencontrai quelques braves soldats dégrisés ; je leur expliquai le cas,

et ils me promirent d'emmener le garçon en dehors de la ville.

Au même instant, je croisai une auto de la Croix-Rouge hollandaise. Les brancardiers qui m'ont déjà embarqué à diverses reprises sur les champs de bataille, m'empoignent et m'entraînent vers leur auto, tâchant de me faire comprendre combien j'expose ma vie en cet endroit, car la plupart des soldats étaient ivres et tuaient tous les habitants...

Sur un ton presque brutal, ils m'ordonnent de rester à côté de l'auto, et me mettent ainsi sous la protection du drapeau de la Croix-Rouge. Je garde le silence et me laisse guider, étant tout à fait étourdi. Ils me racontent comment ils ont dû arracher de sa demeure une malheureuse vieille femme, qui prétendait rester dans ce brasier, et criait désespérément :

— Laissez-moi mourir ! Laissez-moi mourir !

Les employés de la Croix-Rouge me présentent un verre de vin qui me réconforte un peu.

Je profite de la première occasion pour m'échapper et retourner dans la ville en feu. La villa Rustica était habitée par une famille hollandaise au sujet de laquelle j'avais promis de m'informer.

Contemplant encore l'amas de pierres qui, jadis, constituaient cette belle habitation, je remarque un groupe de fuyards portant leurs misérables petits paquets dans lesquels ils avaient, en ces heures d'affolement, enfoui des objets sans la moindre valeur.

A ma vue, ils tremblent de frayeur et se pressent les uns contre les autres. La plupart pleurent et leurs visages sont contractés par les sanglots. Ils me racontent que le propriétaire de la villa Rustica venait de mourir des suites d'une congestion provoquée sans doute par tant d'émotions, et que la propriétaire qui, en véritable héroïne, se dévouait aux malheureuses victimes, restait à l'hôpital Saint-Adelin. Les pauvres fuyards ne savaient où aller, croyant ne pas être admis en Hollande, spécialement parce qu'ils étaient sans ressources. Je leur certifiâi que nous avions une autre conception de l'amour du prochain et qu'ils seraient certainement les bienvenus dans mon pays.

Après leur avoir indiqué la route de Eysden, je poursuivis mon chemin. A peine eus-je fait quelques pas, que débouchait, au grand galop, une patrouille de cavalerie allemande.

Les hommes sont, une fois de plus, ivres-morts et tiennent à grand-peine en selle. Apercevant les fuyards, ils arrêtent leurs montures et braquent leurs fusils en hurlant :

— Haut les mains !

Les pauvres gens non seulement lèvent les mains mais se jettent à genoux et articulent quelques vagues paroles. Les femmes joignent les mains, qu'elles tendent, suppliantes, vers les cavaliers.

Ces derniers contemplent la petite scène, ricanant et éperonnent leurs chevaux qui partent au triple galop. Deux d'entre eux m'arrêtent. Je

ne leur laisse guère le temps de me menacer et leur montre bien vite mon passeport (toujours ce vieux passeport, valable jusqu'à Visé seulement). Aussitôt qu'ils ont vu les caractères allemands, ils prononcent un « bien » et s'éloignent.

De l'endroit où je me trouve maintenant, on jouit d'un coup d'œil merveilleux sur l'horrible et fantastique incendie. Je me trouve parmi un groupe de soldats ivres-morts qui se passent mes papiers, mais ne me regardent plus d'un si mauvais œil, aussitôt qu'ils me reconnaissent Hollandais.

Ils chantent et crient, agitant les bras en l'air. La plupart tiennent des bouteilles qu'ils portent constamment à la bouche; après quoi, ils les jettent sur le pavé, les cassant en mille pièces, ou bien, n'en pouvant plus, ils les passent en chancelant à leurs camarades. Un groupe de cavaliers, également ivres, tiennent des flacons de *spekken*, comme disent les flamands, qui semblent beaucoup les amuser. Les soldats pénètrent continuellement dans les maisons en feu, ressortant aussitôt chargés de tableaux, de pendules et de petits meubles. Rageusement, ils cassent ces objets sur le pavé et retournent dans le brasier pour continuer leur œuvre de destruction. Fous aux trois quarts, ils en venaient à exposer leur vie à ce jeu destructeur.

La plupart des officiers étaient également pris de boisson, et pas un soldat ne les saluait.

Les scènes bestiales qui, dans la chaleur étouffante, se déroulaient sous mes yeux, me rendaient

presque insensible : longtemps, je restai immobile, le regard fixe.

Enfin je rebroussai chemin et me rendis à l'Institut Saint-Adelin resté intact. J'allai voir le directeur, auquel j'avais fait plusieurs visites.

Le Révérend Directeur, le Père Fritz Goffin, me serra longuement les deux mains et éclata en sanglots. Moi-même j'étais à bout ! Finalement il balbutia :

— Auriez-vous jamais cru que nous serions frappés d'un sort aussi cruel?... qu'a donc fait la malheureuse population ? N'avons-nous pas donné tout ce que nous possédions ? N'avons-nous pas obéi ponctuellement à leurs ordres ? N'avons-nous pas prévenu leurs désirs ? N'avons-nous pas, charitablement, soigné leurs blessés, ici-même, dans l'Institut ? Nous n'avons plus de quoi nourrir les pauvres et vieux réfugiés que nous avons recueillis et les soldats que nous soignons. Notre médecin est prisonnier. Pour les religieuses et pour moi, ce n'est pas bien grave, mais nos malheureux doivent pourtant manger...

Le pauvre homme sanglote toujours, et je ne trouve pas de paroles pour le consoler.

Il me prend par la main et me conduit dans la salle de récréation où sont étendus vingt blessés allemands tombés devant les forts. Les yeux pleins de larmes, il s'approche de chaque lit et s'informe de leur santé, ayant une parole aimable pour chacun. Il leur demande :

— Etes-vous content ici ?

Les malades se tournent vers lui, et les yeux

brillants, ils balbutient des paroles de remerciements. D'autres se taisent, mais serrent pieusement la main du bon directeur ! Dans une petite salle de lecture, sont placés les bourgeois, victimes de la fusillade de la nuit dernière. Plusieurs d'entre eux sont mourants.

Dans une autre salle, l'on a transporté quelques malheureuses vieilles femmes, qui avaient fui, mais, défaillantes, n'avaient pu gagner la frontière hollandaise.

A chaque escalier était marqué en grands caractères sur un tableau d'école : « Défense formelle de monter. » Ceci était une précaution des Allemands qui croyaient que des signaux avaient été donnés par les lucarnes.

Deux gargonnetts sud-américains, d'environ douze ans, n'avaient pas quitté le collège et collaboraient héroïquement avec le Directeur dans sa noble tâche. Ce furent les seuls qui accompagnèrent le Dr Goffin à la recherche des blessés et qui l'aidèrent à enterrer les cadavres. La conduite de ces deux jeunes enfants fut admirable. Plus tard, le représentant du Chili fit une enquête à leur sujet et demanda leurs noms et portraits.

Je rencontrai là également une de mes compatriotes, Mme veuve Villers-Borret.

Le 27 août, j'écrivis à son sujet, un article dans le *Tijd*.

Depuis quatre jours à peine, son mari repose dans la tombe.

Pendant qu'il donnait une conférence à Cherath,

à propos de l'association des anciens retraités, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

La bonne dame n'a plus de toit pour s'abriter, sa superbe villa *Rustica* étant complètement détruite.

Cependant elle ne cherche pas à rentrer en Hollande, car elle prodigue ses soins aux malheureux habitants de la contrée. Cherath lui doit la vie de plusieurs de ses habitants.

Sous prétexte que des coups de feu auraient été tirés dans cette commune, le curé, le vicaire, un paisible religieux octogénaire, le bourgmestre et plusieurs notables furent condamnés à mort.

Ne connaissant pas l'allemand, personne, même le curé, ne put se justifier. Mme Villers vint les sauver.

Parlant couramment cette langue, elle expliqua aux Allemands que l'endroit où des coups de feu avaient été tirés n'était pas, à proprement parler, situé dans la commune de Cherath ! Elle plaida si bravement sa cause que la sentence fut levée.

Cependant, les otages furent encore bien martyrisés. Toute la nuit, alignés le long du mur de l'église, ils furent constamment menacés par les baïonnettes.

Au matin ils furent conduits par une escorte de soixante fantassins jusqu'à Wandre, et la population fut informée qu'ils seraient fusillés en cet endroit.

On prévint Mme Villers que si, à ce moment, un coup de feu était tiré par un civil, les prison-

niers seraient exécutés sur-le-champ. Si, au contraire, il ne se passait rien d'anormal, ils seraient mis en liberté!

Bien entendu, Mme Villers s'empressa d'en informer en secret la population.

La bonne dame espère, grâce à sa connaissance de la langue allemande, pouvoir se rendre utile à la population; elle passe ses journées à de bonnes œuvres.

Un hommage à cette valeureuse compatriote!

Le même jour j'écrivis ce qui suit, au sujet du D^r Goffin :

Il n'est plus rasé depuis plusieurs jours, ses joues sont creuses, et sur son visage se reflète un sentiment de grande fatigue morale. Dans son collège sont toujours soignés vingt soldats allemands, et, une fois seulement, un médecin militaire allemand vint les voir. Le Directeur, aidé d'une ou deux religieuses, est seul à diriger cet hôpital.

Les Allemands ne songent seulement pas à nourrir leurs propres blessés; cependant, les provisions sont si minimes, que le docteur et les religieuses jeûnent autant que possible, afin de pouvoir nourrir leurs hospitalisés.

Et quelle est leur récompense?

Dix fois au moins le Révérend Père a été accusé d'avoir tiré des coups de feu, et plusieurs fois on l'a même fait prisonnier, le menaçant d'être fusillé.

Ces coups de feu sont toujours tirés par des

soldats allemands ivres qui parcourent les rues en volant ce qui leur tombe sous la main; d'ailleurs, je les ai vus à l'œuvre.

Le Révérend Père me mène au chevet d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans qui est à l'agonie, et auquel il vient d'administrer les derniers sacrements. A son lit se tient une petite vieille désespérée; c'est sa femme.

Cet homme avait été fait prisonnier avec d'autres habitants de Visé, et obligé à travailler à la construction d'un pont. Il avait succombé sous cette trop lourde tâche.

Je fus très ému par les scènes atroces et barbares auxquelles j'avais assisté à Visé, où la boisson avait changé ces hommes en de véritables animaux avides de destruction, et qui se vengeaient sur les faibles; mais je fus doublement bouleversé en voyant l'extrême opposé: un prêtre se sacrifiant tout entier à l'amour du prochain, aidé d'une femme héroïque et de deux bonnes et douces religieuses. Jamais je ne vécus un jour aussi rempli d'émotions, que celui de la destruction de Visé.

Après avoir fait mes adieux au Révérend Directeur, je quittai le collège et repris ma route vers la Hollande.

A peine sorti de la ville, je rencontre un nouveau groupe de fuyards, sans doute une famille.

La mère est soutenue par ses filles. Toutes pleurent et leurs genoux plient et tremblent de fatigue. La pauvre mère se retourne sans cesse,

jetant un dernier regard vers ce brasier qui dévore tout ce qu'elle possédait, fruit du labeur et des peines de longues années.

En sens inverse, arrivent deux soldats. Elle reconnaît l'un d'eux, qui avait été logé chez elle ! Pleurant toujours, et la figure tiraillée par les nerfs, elle jette un regard désespéré sur le désastre, ensuite dirige ses yeux vers le soldat, semblant l'accuser ; puis, hésitant un instant, elle tend la main à l'ennemi et dit : « A-di-eu, a-di-eu ».

C'en était trop : je fondis en larmes, heureux de pouvoir pleurer, mes nerfs étaient à bout.

Parfois je croyais rêver, et tâchais de sortir de cette torpeur ; je songeais toujours à l'homme responsable de ces actes barbares, qui, d'un seul mot, avait enlevé les pères à leurs enfants, avait fait fusiller tant d'innocents et avait fait détruire les fruits de tant d'années de labeur.

La première personne connue que je rencontrai à Eysden fut une Hollandaise, tenancière d'un grand café à Visé, qui avait épousé un Wallon. Avant le désastre, j'avais bien souvent pris quelques rafraîchissements chez elle, et quand, anxieusement, elle me demandait si les Allemands n'allaient pas tout détruire, je l'encourageais toujours, disant que je ne croyais pas les Allemands capables de telles horreurs !

Elle me rappela mes paroles en pleurant, car elle était maintenant complètement ruinée.

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges. Récits des témoins**, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTREE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. 1 50
- Blessé, Captif, Délivré. Mémoires de guerre**, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par Mme Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré 2 50
- Reliques sacrées. Lettres ouvertes sur des tombes**, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Ceq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

Témoignage

d'un

Neutre



BLOUD
et
GAY

PARIS
BARCELON

L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

L'invasion de la BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Ouvrage traduit du hollandais

BLOUD & GAY

Editeurs

PARIS, 7, Place Saint-Sulpice

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1916

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I. A Liège et dans les environs.	7
II. La destruction de Visé.	69
III. Francs-tireurs	85
IV. Chez les Flamands.	95
V. Liège après l'occupation.	111
VI. La destruction de Louvain.	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur	155
VIII. De Maastricht à la frontière française; la destruction de Dinant.	165
IX. Sur les champs de bataille.	181
X. Autour de Bilsen.	189
XI. Le siège d'Anvers.	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais.	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser.	257
